

LIVRE IV

Généralat du Révérend Père Deshayes.

(1821 - 1841)

0
++++000+++
0

CHAPITRE Ier

Le Révérend Père Deshayes, supérieur général.-
Notice sur le nouveau supérieur.-En quel état il
trouve les communautés.-Ses premières oeuvres.-
Arrivée à Saint-Laurent de quatre jeunes mission-
naires.-Missions prêchées en 1823, 1824 et au
commencement de 1825.

A la place du Père Duchesne et d'après son
voeu, fut élu supérieur général, le 17 janvier
1821,, le Père Deshayes, agrégé depuis peu à la
communauté. On ne pouvait faire un plus heureux
choix. Monseigneur Paillou, évêque de La Rochelle,
qui gouvernait le diocèse de Luçon, approuvait
cette élection, le 25 du même mois, et donnait au
Père Deshayes des lettres de vicaire général,
titre que l'évêque de Vannes lui conservait é-

galemment. Monseigneur Paillou s'était lui-même joint aux missionnaires et aux Filles de la Sagesse, pour prier Monsieur Deshayes de prendre en main le gouvernement des deux familles de Montfort. Le même prélat écrivait à la supérieure générale des Soeurs: "Je désire surtout que vous ayez un supérieur zélé pour les missions; c'est la fin que s'est proposé Monsieur de Montfort en instituant cette congrégation; si cette fin est perdue de vue, la congrégation se détruira par elle-même et vous n'aurez plus que des aumôniers."

Le Père Deshayes devait être le supérieur objet des vœux de tous. Santé robuste, que rien ne semblait pouvoir altérer; physionomie qui respirait à la fois une imposante dignité et une douce paternité; caractère loyal et ferme, avec une grande bonté de coeur; longue habitude de l'administration et des affaires; connaissan-

ce parfaite des hommes et des nécessités du jour; jugement d'un étonnante rectitude et d'une rare perspicacité; décision prompte; foi ardente, confiance entière dans la divine Providence, avec une sorte de passion pour les bonnes œuvres, dont, à cette époque de relèvement, il sentait le besoin, le Père Deshayes avait reçu du ciel tout ce qu'il fallait pour remplir une tâche glorieuse et faire un bien immense. Il n'a pas enfoui dans le sol ses nombreux talents, mais les a fait fructifier avec soin.

Gabriel Deshayes était né le 6 décembre 1767, à Beignon, alors du diocèse de St. Malo et aujourd'hui de celui de Vannes. Il commença ses études chez Monsieur l'abbé Gérard, vicaire général, et recteur de St. Malo de Beignon. De là, il entra au petit Séminaire de St. Méen, dirigé par les Lazaristes, puis au grand Séminaire de Dinan. Il était diacre, quand éclata la Révolution. Les

séminaires étaient fermés et les évêques étaient en fuite. Où trouver l'onction sacerdotale? L'abbé Deshayes se rend à St. Malo, et, accompagné de deux compatriotes, diacres comme lui, il va se poster sur le port, à l'affût d'une occasion propice pour passer en Angleterre. Un batelier, sur le point de lever l'ancre, crie au hasard: Qui veut s'embarquer? Gabriel et ses deux compagnons sautent dans la barque. Où le flot les poussera-t-il? On cingle d'abord vers l'Angleterre; mais une tempête survient et Celui qui commande à la mer les fait aborder à Jersey.

C'est là que s'était réfugié Monseigneur Le Mintier, dernier évêque de Tréguier; le 24 mars 1792, l'abbé Deshayes reçut de ses mains le caractère sacré.

Deshayes
La foi de Monsieur était si ferme, et son attachement pour le Saint Siège le rendait si intrépide, que, n'étant que diacre, il fut chargé

ou se chargea lui-même de communiquer, aux prêtres dispersés, les instructions du Souverain-pontife, mission d'angereuse qu'il remplit avec courage et intelligence. Rentré dans sa chère Bretagne après son ordination sacerdotale, il exerça le ministère le plus actif et le plus utile. Bien souvent sa vie se trouva en péril; mais Dieu le conservait pour accomplir de grandes oeuvres. Il était d'ailleurs fertile en ressources et en ruses héroïques, pour déjouer la vigilance de la police révolutionnaire, et assurer l'exercice de son ministère. Couvert de vêtements d'emprunt, transformé, tour à tour, en valet de ferme, en meunier, en bourgeois, en gendarme de contrebande, il dépiste les patrouilles et porte à qui les réclame les consolations de la foi. Reconnu malgré tout, de temps à autre, et serré de près par les bandes jacobines, il doit son salut à l'audace de ses tentatives

et de ses démarches et parfois à une visible protection du Ciel.

Pendant les jours de la persécution, il exerça son action bienfaisante dans le périmètre de douze paroisses: au Verger, à St. Léry, à Coulon, à Monterfil, à St. Thurial (à Beanon[?]) à Treffendel, aux Brulais, à St. Malon, à Talensac; il faisait, en outre, des visites fréquentes à Paimpont et à Beignon, et ne craignait pas même de pousser ses excursions jusqu'à Montfort, où l'exaltation des patriotes n'avait plus de bornes. Il avait pour collaborateurs Messieurs Janvier, doyen de Beignon, Regnault, vicaire de la même paroisse, Pelletier, chapelain aux Forges de Paimpont, Bigot, décédé curé de Dol, Guillaume, mort recteur de Brécl, Georges, qui fut depuis curé de St. Servan. Dans l'intervalle de leurs courses apostoliques, ils se tenaient d'ordinaire au Verger, cachés dans un recoin de cabane, dont le reste était rempli de paille. A un signal convenu, une ficelle descen-

dait doucement, tantôt de la galette de Bretagne et du lait, tantôt du pain et du lard. A la nuit, les prisonniers quittaient leur cachette et allaient célébrer la messe dans une grange ou dans un grenier de ferme.

Le calme revenu, les paroisses du Verger et de Paimpont, puis Beignon, sa paroisse natale, devinrent le théâtre du zèle de Monsieur Deshayes. C'est du vicariat de Beignon que Monseigneur de Pancemont le transféra, en 1805, à l'importante cure d'Auray. On n'y a pas oublié et on n'y oubliera pas de longtemps ses oeuvres et ses vertus. Dans son zèle ardent, il n'était pas tellement absorbé par les travaux du ministère paroissial qu'il ne voulût encore donner des missions et des retraites en d'autres paroisses, préluant ainsi à son rôle de chef de Missionnaires. Il fit même l'acquisition de deux maisons, l'une à Auray, l'autre à Josselin, où devaient se faire des retraites, tour à tour, pour les hom-

mes et pour les femmes. La première de ces retraites fut donnée en 1818. Il confia l'établissement d'Auray à des religieuses dites du Père Eternel; et celui de Josselin aux Filles de la Sagesse, qui ont pris, avec l'oeuvre des retraites, la direction d'un ouvroir, d'un pensionnat et des classes pour les jeunes filles de la ville.

Déjà Monsieur Deshayes avait concouru, d'une manière active et efficace, à l'établissement de deux oeuvres très importantes. La Révolution avait chassé les Carmes de Ste. Anne d'Auray, et les Chartreux de leur couvent situé près de la même ville. Ces deux maisons, qui avaient échappé comme par miracle au vandalisme, avaient ^{été} acquises par Monsieur Barré, excellent chrétien d'Auray, qui voulut les rendre, autant que possible, à leur destination primitive, suivant l'avis de son digne curé. La Chartreuse fut confiée aux Filles de la Sagesse, et le couvent de Ste. Anne aux Jésuites, qui y établirent un collège, lequel

fut remplacé, après les ordonnances de 1828, par le petit séminaire du diocèse de Vannes. On doit encore, aux soins et à l'initiative de Monsieur le curé d'Auray, la magnifique chapelle funéraire, élevée près de la Chartreuse, à la mémoire des victimes de Quiberon.

De concert avec Monsieur l'abbé Jean Marie de la Mennais, frère du trop célèbre écrivain, il institua la congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploermel. En quittant la Bretagne, Monsieur Deshayes laissa à son ami, la plus lourde part dans la direction; néanmoins le contrat de 1819, qui reconnaissait à l'un et à l'autre le titre et les pouvoirs de supérieur, ne fut jamais rompu. Chaque année, le Père Deshayes venait présider, avec l'abbé de la Mennais, la retraite générale des Frères de Ploermel. A la fin des exercices, ceux-ci s'agenouillaient l'un après l'autre devant les fondateurs et, deux fois bénis, ils retournaient au labour pleins

d'un nouveau courage. Il allait revivre les

Il fonda aussi les Soeurs de l'Instruction Chrétienne, appelées Soeurs de St. Gildas, qu'on plaça plus tard dans l'ancienne abbaye de ce nom, dont il avait fait lui-même l'acquisition, avec l'argent que lui fournissaient des personnes charitables. Il continua de les gouverner seul jusqu'en 1833; à cette époque, il demanda un auxiliaire à Monseigneur de Guérines, évêque de Nantes, qui lui donna un de ses grands vicaires, Monsieur Angebault, plus tard évêque d'Angers: "C'est la plus belle perle de ma couronne, disait Monseigneur de Guérines, mais je n'ai rien à vous refuser." Monsieur Angebault accepta, à la condition expresse que le Père Deshayes conserverait le titre de supérieur et de fondateur.

Devenu supérieur général des communautés de St. Laurent, le Père Deshayes devait mettre à profit les talents et les qualités que le

ciel lui avait départis. Il allait raviver les oeuvres du Bienheureux de Montfort, dont aucune pourtant n'était éteinte. Les Soeurs de la Sagesse possédaient un bon nombre d'établissements, où elles soignaient les malades et instruisaient les enfants. Les missionnaires avaient recommencé depuis plusieurs années, les travaux des missions et des retraites, mais leur nombre ^{était} bien réduit :

Les ~~Pères~~ n'étaient ~~au nombre~~ que sept : les Pères Blouin, Duguet, Mainguet, Payen de la Garandrie, Ricard, Goëlleu, et Hourdel, et encore les trois derniers ne tardèrent pas à quitter St. Laurent. Le Père Yves Hourdel, neveu du Père Duchesne, partit le premier, dès l'année 1821. Il était né à Pordit, en 1791, et était entré à St. Laurent en 1818. Sa mauvaise santé l'obligea à se retirer dans sa famille. Après y avoir pris un peu de repos, il fut placé comme vicaire à Matignon, diocèse de St. Briens, où il mourut le 22 juillet 1824.

Les Pères Ricard et Goëlleu se retirèrent en 1822. Le premier, né ~~à~~ à Surgères, diocèse-

se de La Rochelle, était entré dans la congrégation en 1817; le second, ~~qui appartenait~~ ^{qui appartenait} du diocèse de Vannes, s'était joint aux missionnaires en 1818.

A l'arrivée du Père Deshayes à St. Laurent, les Frères ^{coadjuteurs} n'étaient que quatre: le Frère Elie, ancien carme, qui faisait la classe aux enfants de la paroisse; le Frère Jacques, homme d'affaire de la maison; le Frère Joseph, cordonnier, regardé ^{partout} comme un saint; le Frère Aulaire, chargé du ménage des missionnaires.

Dès les premiers jours, les communautés de St. Laurent se crurent à la veille de perdre leur nouveau supérieur. Mgr. de Vannes avait informé les Soeurs de la Chartreuse que le Père Deshayes était sur les rangs pour un évêché, et que l'on croyait sa nomination imminente. Il se trouvait alors à Valognes; la supérieure de la Chartreuse se hâta de lui en écrire. L'humble Père lui répondit: "Si rendu à Paris, je me trouvais comme

vous l'a dit Mgr. de Bruc, sur des pancartes, soyez bien assurée que je ne manquerais pas de me faire disparaître de dessus un tableau sur lequel ne devront jamais figurer des hommes comme moi. J'espère mourir au poste où je me trouve." Et pour rassurer encore ses deux communautés, il ajoutait en post-scriptum: "Je continue de faire, en Normandie comme en Bretagne, des recrues pour Soeurs, pour Frères et pour missionnaires. Mgr. l'évêque de Coutances, que j'ai eu l'honneur de voir, à mon passage dans sa ville épiscopale, m'a donné de bonnes espérances sur le dernier article."

L'un des premiers soins du Père Deshayes fut de donner, dans la maison des Pères, une retraite ecclésiastique, comme on l'avait fait les années précédentes. Il songea aussi à donner le bienfait d'une retraite aux simples fidèles. Une première retraite de femmes eut lieu dans l'ancienne maison des missionnaires, appelée le Petit-St.-Esprit, vers la fin de septembre 1821, et une autre au commencement de janvier 1822. Le 2 février 1822, on ou-

vrir aussi une retraite pour les hommes, qui y vinrent en grand nombre de cinq à six lieues à la ronde. La maison n'étant pas assez spacieuse pour loger le personnel des deux dernières retraites, on se servit de la maison dite du Pensionnat, sur la place des Pénitents. Nous aurons occasion, plus tard, de parler de ces retraites séculières que nous voyons commencer à St. Laurent en 1821, et qui se continuent, encore aujourd'hui, dans une vaste maison construite à cet effet.

Le supérieur avait besoin de prêtres pour donner un nouvel essor à l'oeuvre importante pour laquelle le Bienheureux de Montfort avait fondé sa Compagnie de Marie. Il crut trouver le moyen de se procurer des sujets, en établissant, en 1823, un petit collège ecclésiastique. Il choisit pour cela la Maison du Pensionnat. Ce collège exista cinq ou six ans seulement. Il en sortit quelques bons prêtres et quelques pieux laïques. mais on s'aperçut bien vite que l'on n'obtiendrait pas le but ^{désiré} que l'on s'était proposé, et

L'on abandonna cette entreprise. Le Père Hilléreau était le directeur de cette maison. Cinq jeunes ecclésiastiques y ont rempli les fonctions de professeurs, en attendant l'ordination; ce sont Messieurs Gérard, Ruret, Galliot, Brain et Clairec.

Peu de temps après l'arrivée du Père Deshayes à St. Laurent, Mgr. Soyer ~~à Luron~~^{de Luron}, nommé récemment évêque, rendit un grand service à la Compagnie de Marie, en lui accordant quatre jeunes missionnaires, remplis de zèle, de piété et de talents; c'étaient les Pères Marchand, Hilléreau, Gouraud et Duret.

Il existait, en Saintonge, une petite société de prêtres, voués aux missions, avant la division des deux diocèses de La Rochelle et de Luron. Le Père Marchand en avait fait partie, pendant un an ou deux. Quand la séparation fut faite, Mgr. Soyer le fit rentrer dans son diocèse, pour l'adjoindre aux missionnaires de St. Laurent, ainsi que Monsieur Gouraud, qui quitta sa cure de Saint

Michel-Mont-Malchus, et deux autres jeunes prêtres, Messieurs Hilléreau et Duret.

Avant de les laisser se rendre à la communauté, l'évêque de Luçon les chargea de prêcher une mission à Chaillé-les-Marais. Elle commença le 18 novembre 1822, et se termina le 6 janvier suivant. Les résultats furent assez consolants. Cependant le respect humain retint un grand nombre de personnes, et la bourgeoisie ne prit aucune part aux exercices: les étrangers y affluèrent, malgré une température glaciale. Le Père Deshayes envoya le Frère Eugène à Chaillé, pour rendre quelques services aux missionnaires, que lui-même alla visiter

De Chaillé-les-Marais, les quatre missionnaires ~~novices~~ vinrent à saint-Laurent. C'était une importante recrue. Aussi, dès ce moment, on se trouva en mesure de satisfaire un bon nombre de prêtres qui réclamaient avec instance des missions.

Les quatre jeunes et intrépides ouvriers apostoliques furent à peu près seuls à prêcher

les missions données en 1823, en 1824 et au commencement de 1825. Le Père Blouin présida seulement la mission de Pouzauges et le Père Pomart celles des Essarts et de la Gaubretière. Ils évangélisèrent en 1823, Pouzauges, Saint-Pierre-du-Chemin et Montaigu. En 1824 les Essarts, la Gaubretière et Mervant; au commencement de 1825, Saint-Jean-de-Monts et Bouin.

La mission de Pouzauges fut excellente. Toutes les paroisses voisines y prirent part. Une croix imposante, ornée d'un Christ superbe, fut plantée le Jeudi-Saint. Le ministre protestant fit la cène pendant la cérémonie, afin d'empêcher les siens d'y assister. A la retraite, qui eut lieu quelques mois après, ~~la mission~~ Mgr. Soy-er donna la confirmation à 1300 personnes. Vingt paroisses au moins se portèrent à la mission de Saint-Pierre-du-Chemin, qui eut un succès immense. Le Rév. Père Deshayes y parut lui-même quelques jours. A Montaigu, on obtint presque le même

résultat, malgré l'opposition de quelques hommes, ennemis en même temps de l'autel et du trône. L'un d'eux s'était distingué par ses blasphèmes et ses railleries grossières. Le dernier jour, ~~de la~~ ~~semaine~~ il se moquait de la procession générale de clôture, lorsque, sur les dix heures du matin, il se trouve indisposé et se met au lit. Pendant la procession, qui sortait de l'église à 2 heures de l'après-midi, on le trouve très mal. On court chercher un prêtre. Celui-ci se hâte de quitter les rangs, pour se rendre auprès du malade. Il était trop tard, le malheureux venait d'expirer. Quelques semaines après, deux autres impies furent également emportés presque subitement, sans avoir reçu aucun secours religieux.

La mission des Essarts, commencée le 9 janvier 1824 et terminée le mardi, 2 mars, ne fut point inférieure aux précédentes. Elle fut parfaitement suivie par toute la paroisse et les paroisses voisines, en dépit de routes presque

impraticables. Monsieur Vicardière, digne prêtre de La Rochelle, travaillait avec les Pères. Ceux-ci n'obtinrent pas le même succès à la Gaubretière. Cette paroisse était divisée, ^{à propos} ~~du départ~~ de l'ancien curé, que l'on regrettait. Les pieux exercices furent profitables aux paroisses voisines; ils durèrent plus de six semaines, mais ne réussirent point à ramener l'harmonie à la Gaubretière... L'ancienne croix fut remplacée par une nouvelle; on s'était promis de l'ériger seulement lors d'une retraite, qu'on se proposait de donner un peu plus tard; mais, dans l'intervalle, les partisans de l'ancien curé l'élevèrent sans cérémonie, là où ils voulurent, non sans quelque scandale. Les Pères obtinrent à Mervant tout le succès qu'ils pouvaient désirer. Le peuple, intelligent et docile, manquait d'instruction religieuse, ayant été longtemps privé ~~d'instruction~~ de pasteur.

A Saint-Jean-de-Monts, les missionnaires

avaient affaire à un peuple bon, ouvert, plein de foi, mais trop ardent pour le plaisir. On fut content du résultat de la mission; mais celle de Bouin fut plus consolante encore; les habitants étaient très ouverts, ardents, faciles à émouvoir, mais légers et adonnés au luxe..

Durant cette année 1824, s'éteignait un réchappé de la Révolution, le Père Blouin, dont la piété et le savoir furent célèbres dans tout le Poitou et l'Angou. Né à la Jumellière, il entra dans la Compagnie en 1773. Dans les derniers temps de la Révolution, il évangélisa, d'une façon particulière, Ménigoute, où il rendit de grands services aux habitants et aux Soeurs qui desservaient l'hôpital. Il est l'auteur d'un abrégé des Conférences d'Angers et d'un catéchisme divisé en trois parties. La première partie fut imprimée à Angers en 1801; la deuxième en 1802; la troisième en 1807.. Ces ouvrages, qui ont une valeur réelle, ne portent point le nom de l'au-

teur. Il travailla jusqu'à la fin de sa vie, toujours avec la même activité, le même zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Presque octogénaire, il donnait encore ^{des} quelques retraites. ^{prêchait} Il ~~travaillait~~ dans les environs d'Angers, lorsqu'il tomba malade. Sentant sa fin approcher et ne pouvant se rendre jusqu'à St. Laurent, il se fit transporter à Angers, chez l'une de ses parentes, Mademoiselle Blouin, qui dirigeait une institution de sourdes-muettes. C'est là qu'il rendit son âme à Dieu, le 9 août 1824, sur la paroisse de St.-Laud.

+++000+++